

## Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 29 juillet 1899

---

### Discours prononcé par M. Olivier BILLAZ, Professeur de Lettres

Monsieur le Président,  
Mesdames,  
Messieurs,

Lorsqu'on essaye de relire les discours de distribution des prix qui ont été prononcés dans les lycées et collèges de France depuis une dizaine d'années, on est d'abord frappé par la grande diversité d'opinions qu'ils révèlent chez les maîtres de la jeunesse. Il ne faudrait point s'en effrayer, ni même s'en étonner : la diversité des opinions est une conséquence et une preuve de la vitalité et de la liberté de l'esprit. On ne peut s'empêcher cependant de s'inquiéter un peu devant tant d'avis différents ; et cette inquiétude augmente quand on consulte les pédagogues plus ou moins compétents qui prétendent nous guérir de maux que, le plus souvent, ils inventent.

Les uns, Messieurs et chers élèves, vous voudraient tous internes ; les autres exècrent l'internat. Les uns vous affirment que, sans grec et sans latin, il vous est tout à fait impossible de devenir ce qu'au XVII<sup>ème</sup> siècle on appelait un honnête homme. Sans les langues vivantes, ripostent les autres, l'homme moderne est parfaitement inutile à lui-même et à la cité. Ceux-ci veulent beaucoup de géographie, et peu ou point de philosophie ; ceux-là beaucoup de philosophie, et peu ou point de géographie. Quelques-uns récriminent contre l'étude des lettres, et d'autres regrettent qu'on accorde trop aux sciences. Il s'est même trouvé des médecins et des philosophes pour se plaindre qu'on vous surmenât. Oui, Messieurs ! Il est vrai que d'autres vous ont prouvé qu'on ne vous surmenait point. Bref, langues classiques, langues modernes, lettres, sciences, grammaire, histoire, gymnastique même et athlétisme, sans parler de ce que vous me permettrez d'appeler, faute d'un autre mot, la pédagogie coloniale, tout a été mis en question devant les jeunes lycéens de France, et tour à tour loué, combattu, exalté, dénigré, célébré comme une panacée universelle ou traîné aux gémonies.

Les jeunes lycéens de France ont continué, paisiblement, à préparer leurs baccalauréats... Je les en félicite ! Seulement, ce qui m'inquiète, c'est qu'à mon tour me voilà condamné à donner solennellement des conseils aux lycéens. Quoi qu'on ait pu dire devant eux ou autour d'eux, ils n'en ont travaillé ni plus, ni moins. Et c'est heureux, encore une fois ! Mais alors, que leur dire ? Et à quoi bon ?

Le plus sage serait peut-être de me taire. Mais il faut bien suivre les traditions ; et en France la dernière qui disparaîtra sera sans doute celle des discours. Le mien, Messieurs et chers élèves, ne sera pas long. Et je ne vous donnerai que deux conseils.

Voici le premier en quatre mots : Fermez tous vos livres ! Je ne dis pas tous les livres, oh ! non ; je dis : fermez tous vos livres de classe !

Oui, Messieurs, Laissez là, j'entends pour un grand mois au moins, vos manuels, vos grammaires, vos traités d'arithmétique ou de physique, vos *Selectae*, vos *Conciones* et vos *Morceaux choisis*, vos dictionnaires et vos compendiums, tous ces vaillants bouquins que toute l'année vous avez maniés, feuilletés, froissés, écornés, triturés, maculés et peut-être ... illustrés. Gardez tout au plus un petit dictionnaire français. Le bon Théophile Gautier, le ciseleur exquis des *Emaux et Camées*, en préférerait, dit-on, la lecture à toute autre. Et il ne vous sera peut-être pas inutile, si du moins vous avez encore cette superstition de l'orthographe, qui est en train de disparaître, comme toutes les autres. Gardez aussi un bon atlas de géographie pour voyager, les jours de pluie, sans craindre ni déraillements, ni naufrages. C'est tout. Et voilà mon premier conseil. Vous voyez qu'il est aisé à suivre !

Voici maintenant le second : Ouvrez les yeux, ouvrez les oreilles, regardez et écoutez, observez et réfléchissez, c'est-à-dire, Messieurs, apprenez à lire et lisez dans le grand, dans le vrai livre, celui de la Nature, celui de la Vie.

Voici les vacances ! C'est le moment de vous instruire pour de bon, le moment de prendre contact avec la réalité concrète, vivante, le moment de déchirer le voile qu'interposent ici nos habitudes livresques, et de voir face à face les êtres, et d'entendre la voix des vivants. Vos livres du lycée, même interprétés par vos maîtres, ne vous ont fait entendre que la voix des morts ; et si éloquente, si pénétrante, si troublante qu'elle soit parfois, c'est la voix de l'ombre. Elle a la faiblesse du souffle qui sort de la tombe ; elle n'est, pour la plupart d'entre vous, peut-être, qu'un murmure à peine distinct, un bruit vide de sens, une rumeur vaine ; et même pour ceux qu'elle pénètre de sa mélancolie poignante, pour ceux en qui elle suscite la vie noble et féconde de la pensée, elle n'a pas, elle ne saurait avoir ces accents impérieux, ce verbe décisif, révélateur de vérité et suggestif d'énergie qui est la marque même et le privilège d'une voix vivante.

Mesdames, Messieurs, je vais vous faire part d'une opinion qui consolera peut-être bien des mamans : je suis persuadé qu'il n'y a pas ou presque pas de paresseux parmi nos élèves. Je parle sérieusement, je me permets même de vous recommander à ce sujet, Mesdames, la lecture d'un livre précieux, récemment paru, que tous les parents et tous les éducateurs devraient étudier de très près : *Le Corps et l'Ame de l'enfant*, par le docteur Maurice de Fleury. La Nature n'a pas fait l'enfant paresseux. Elle lui a donné, au contraire, une surabondance de vie, une impétuosité presque fiévreuse de mouvements, une force d'activité toujours en éveil. C'est la maladie, ou le vice, ou la misère profonde, ou le bien-être exagéré qui rendent, plus tard, l'homme paresseux. Ceux d'entre vous, chers Elèves, qui paraissent l'être, ou bien sont des malades, auxquels il faudrait plus de soins hygiéniques que de pensums ; ou bien, tout simplement, sont des enfants bien vivants, que la voix des morts ennuie, parce qu'ils ne la comprennent pas, et qui ne se consolent pas de ne pas vivre avec les vivants.

En vérité, je crains bien que nous autres hommes nous trahissions trop facilement et trop injustement de paresseux les enfants dont nous ne comprenons pas le mode d'activité. J'insiste là-dessus et j'en appelle à tous ceux qui me font l'honneur de m'écouter. Que pensent-ils des deux cas que je vais leur soumettre ?

Voici un élève qui ne fait pas ses devoirs ou qui les fait mal ; il ne sait presque jamais ses leçons. Son attitude en classe ne lui vaut que des mauvaises notes : il a l'air distrait, ou hébété, presque stupide ; son œil est morne, son visage ne respire que le dégoût de l'ennui. Vous le jugez un paresseux, un cancre. Cependant, observez-le hors du lycée, pendant les vacances par exemple. Levé dès l'aube et baigné d'eau fraîche, il enfourche sa bicyclette et vigoureusement pédale jusqu'à l'heure du déjeuner ; l'après-midi sous un soleil ardent, il court, danse, saute, joue avec un entrain extraordinaire : charmant, d'ailleurs, emplissant de joie la maison paternelle, la mine éveillée, prompt à la riposte avec les petits camarades, débrouillard et fûté. Et vous l'appellez un paresseux !

En voici un autre. Ses notes au lycée ont toujours été déplorables. Toujours le dernier ou l'avant-dernier de sa classe, il a passé à grand peine son baccalauréat. Peut-être même a-t-il échoué. On ne sait pas, on ne saura jamais. Il s'est présenté si souvent qu'il n'est pas impossible qu'il ait fini par réussir, comme à la roulette ou aux petits chevaux. Pauvre garçon ! on le juge un paresseux fieffé, peut-être même un imbécile. Attendez ! « Laissez-le croître ! » dirait Bossuet. Le voilà commerçant, industriel, agriculteur : en dix ans, il fonde une grande maison, invente des procédés nouveaux, crée une exploitation féconde, colonise une terre lointaine. Son activité est prodigieuse, sa force de résistance incroyable : il est patron, commande à des centaines d'ouvriers, devient une des grandes forces sociales de son pays. Et vous l'appeliez un paresseux !

Mon Dieu ! Messieurs, j'ai l'air d'émettre des paradoxes. Cherchez pourtant dans vos souvenirs de collège : il ne vous sera pas difficile de vérifier. Et quant à craindre que mon opinion, si nettement exprimée ici, puisse avoir des conséquences funestes pour nos élèves de l'an prochain, je suis bien rassuré ! Les opinions d'un homme, fût-il en toge, ne changent rien aux forces ni aux lois de la nature. Si parmi les jeunes gens qui m'écoutent, il en est que la voix des morts ennuie, ceux-là continueront à s'ennuyer : et ceux qu'elle émeut et qu'elle charme continueront aussi, de tout leur cœur, à l'écouter.

Mais puisque nous voici au matin radieux des vacances, le les supplie, les uns et les autres, de profiter des congés pour écouter la voix des vivants. Qu'ils s'essayent à lire dans le vrai livre : celui de la Nature. Qu'ils fassent ce que Jean-Jacques Rousseau croyait avoir fait : « Quant à moi, nous dit-il, j'ai fermé mes livres, et après avoir écouté parler les hommes, je les ai regardé agir. » Qu'ils suivent exactement la discipline instituée par Rabelais : « Connaître les faits de la nature ».

Jeunes Parisiens ! voici que la mer, la montagne, les forêts, les champs vous appellent ! Vous allez vous échapper un instant du monde artificiel que nous ont fait ici des siècles de civilisation. Vous allez vivre en contact avec la Nature, parmi des êtres restés très simples comme elle, comme elle robustes, forts d'une vie profonde, dignes d'être aimés dans leur rude, et presque sauvage beauté. Ne craignez pas de vous mêler à eux. Ils sont souvent grossiers, il est vrai, mais rarement pervers ; et leur fréquentation est moins redoutable pour vos mœurs que le spectacle de nos boulevards. Efforcez-vous d'étudier, de comprendre ces âmes de paysans, de pêcheurs, de marins, d'ouvriers. C'est eux dont l'humble effort acharné, tous les jours, crée la vie même de la Patrie. Depuis des siècles, semblables aux racines innombrables qui aspirent et pompent la richesse de l'humus végétal, du vieux sol des Gaules ils font monter la sève dans cet arbre séculaire qui est la France, et qui porte, épanouie sur sa cime, la fleur

grandiose et radieuse de notre race, Paris. Jeunes Parisiens, étudiez ces travailleurs de la terre et de la mer ; regardez-les vivre, agir, vouloir ; regardez-les travailler et souffrir. Voilà maintenant les livres qu'il faut lire. Efforcez-vous de les comprendre.

Oh ! ce n'est pas facile toujours ! Mais quel charme dans la lecture de ces livres vivants, que l'on se prend tout de suite à aimer ! Et que de choses ils ont à vous apprendre ! Que de profits vous pouvez en retirer ! Le temps me manque pour vous les énumérer. Je voudrais cependant, en quelques mots, vous en indiquer deux ou trois.

Et d'abord, en étudiant l'âme de ces hommes simples, vous apprendrez à connaître ce qu'il y a de permanent dans le cœur humain, dans votre propre cœur. C'est cela même que les plus grands d'entre les poètes ont essayé d'exprimer. Homère n'est si grand, Homère n'est si « jeune encore de gloire et d'immortalité » que parce que, plus que tous les autres, il y a réussi. Molière y a excellé ; et c'est pourquoi le vénérable Tolstoï le saluait, l'an dernier, Prince des poètes modernes. Il faut être un Saint-Simon ou un Balzac, pour démêler à travers les complications et les mensonges de la vie de cour, de la vie mondaine ou simplement de la vie bourgeoise, ce qui se cache au fond d'une âme de citoyen. Vous êtes trop jeunes, trop inexpérimentés pour tenter cette étude sur ces gens du monde. Vous risqueriez trop souvent de prendre la vanité pour la charité, l'ambition pour le dévouement à la chose publique, le snobisme ou le cabotinage pour la passion sincère. L'âme simple des paysans vous sera plus accessible et vous y lirez mieux.

Et puis ces paysans, ces ouvriers sont des hommes de France. Ils sont le fond même de notre race ; ils ont précisément ces qualités et ces défauts qui nous ont fait tour à tour notre patrie si glorieuse et si misérable, qui lui ont valu tant d'honneurs et tant d'angoisses. Du désastre d'Alésia à celui de Sedan, du glorieux massacre de Roncevaux, à l'inutile gloire de Fachoda, ils sont restés les mêmes : gais, remuants, primesautiers, impétueux, téméraires ; raillant et défiant tout, même la mort ; méprisant la conquête matérielle, pourvu qu'ils aient l'honneur ; pour tout dire en un mot, héroïques.

Amour de la bravoure, amour de l'honneur, amour de la liberté à la française, c'est-à-dire d'une société fraternelle d'êtres égaux qui ne savent pas trembler devant un maître : voilà, Messieurs, au moins trois vertus que vous apprendront nos hommes du peuple, pour les appeler d'un mot qui en vérité est un titre de noblesse. Il est vrai aussi qu'en les étudiant, vous arriverez à connaître leurs défauts, et tout d'abord leur légèreté insouciant et leur impatience de tout frein. Mais précisément, il est bon que vous connaissiez ces vices, puisque ce sont les vôtres, les nôtres à tous, et que le devoir de chaque génération envers la Patrie est de lutter, en vue d'un idéal, contre les mauvais penchants qui nous viennent de notre nature d'hommes et de notre race de Français.

Vous le voyez, Messieurs, mon conseil n'est pas nouveau. *Nil novi sub sole !* Il n'est au fond que le conseil de Socrate, et Socrate lui-même l'avait lu au fronton du vieux temple national de Delphes : « Connais-toi toi-même ! » Seulement je n'ai pas hésité à vous indiquer une méthode que j'ai quelque raison de croire peu en faveur chez les hommes de science purement livresque. Le livre a du bon, sans doute, mais, comme dit Corneille :

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir !

Et il ne faudrait pas que l'enthousiasme un peu excessif de nos contemporains pour les choses scolaires nous fit oublier que ce que nous avons besoin de connaître avant tout, c'est nous-mêmes. Or, pour bien nous connaître, il faut pratiquer les hommes vivants, et d'abord ceux de notre race. Au contact du non-moi, diraient les philosophes en leur langage étrange, le moi prend conscience de lui-même et se connaît. C'est pourquoi, chers élèves, je vous conseille de profiter de vos vacances pour étudier sur le vif la Nature. Retournant un mot célèbre, et le modifiant un peu, je vous dis hardiment : Laissez la mathématique, et étudiez les hommes. Cela, beaucoup mieux qu'une oisiveté absolue, vous reposera de vos manuels. Et ceux-ci, dans deux mois, vous en paraîtront plus intéressants, parce que vous les comprendrez mieux, parce qu'ils n'offriront plus à vos intelligences des abstractions vagues, mais des rappels de réalités concrètes.

Oui, certes ! en apprenant à connaître les hommes de votre race, vous apprendrez à vous connaître vous-mêmes. Et par là vous deviendrez des sages. Or, Messieurs, on peut en vérité disputer éternellement sur la supériorité du classique ou du moderne, des sciences ou des lettres, de la géographie ou de la grammaire ; mais personne ne contestera qu'au-dessus de tout cela, il y a la sagesse. C'est la vraie science, Messieurs et chers Elèves, celle que nos pères appelaient d'un beau mot, très simple, d'ailleurs comme tout ce qui est vraiment français, trop simple peut-être, puisque beaucoup de gens aujourd'hui ne l'entendent plus dans son sens large et profond : le savoir-vivre.

On ne l'apprend qu'indirectement dans les livres ; Montaigne qui s'en étonne, note, en quelques traits vifs, cette insuffisance du « sçavoir pédantesque ». On l'apprend directement, comme fit Molière dans la boutique du barbier de Pézenas, en étudiant les hommes, et d'abord les moins compliqués, les plus simples, les plus représentatifs de l'humanité en général et de notre race en particulier. A connaître cette science suprême du savoir-vivre, on ne devient, il est vrai, ni ingénieur, ni avocat, ni médecin, et non pas même bachelier, mais on devient homme. A l'ignorer, on risque, fût-on d'ailleurs savant ou lettré, de rester toute sa vie un Diafoirus ou un Trissotin.

**Olivier BILLAZ**

()

*Agrégé de littérature (1887)*

*Professeur à Buffon (de 1896-1897 à 1914-1915)*

*précédemment Professeur au Lycée de Bordeaux*